

LA LANGUE ET LA LITTÉRATURE WALLONNES DES ORIGINES À NOS JOURS

MARTINE WILLEMS



Carte dialectale de
la Belgique romane

Source : L. Remacle, « La géographie dialectale de la Belgique romane », *Les dialectes de France au moyen âge et aujourd'hui*, Actes du colloque de Strasbourg (mai 1967), Paris, 1972, pp. 311-332.

Cartographie : SEGEFA-ULg & Institut Destrée, 2011

Pour éviter l'ambiguïté du mot « Wallonie », les spécialistes appellent « Belgique romane », la partie méridionale de la Belgique où se sont développés de manière naturelle et continue des parlers issus du latin, qui n'ont pas été évincés par des parlers germaniques comme ce fut le cas dans la partie septentrionale. Ces parlers « belgo-romans », que la langue courante appelle indistinctement « le wallon » par opposition au français, relèvent de variétés linguistiques différentes. La carte dialectale de la Wallonie montre leur répartition : le wallon proprement dit, qui occupe la plus grande partie du territoire, au centre et à l'est, et qui déborde un peu sur le territoire actuel de la France dans la boucle de Givet ; le picard à l'ouest dans la continuité de la zone picarde française ; le lorrain – appelé aussi gaumais – au sud, dans le prolongement de la zone lorraine française ; le champenois, dont l'aire est française, dans quelques villages du sud. Au sein du wallon proprement dit, on distingue le liégeois et le namurois, ainsi que deux zones de transition entre le wallon et les autres dialectes, à l'ouest, le wallo-picard ou ouest-wallon, et au sud, le wallo-lorrain ou sud-wallon.

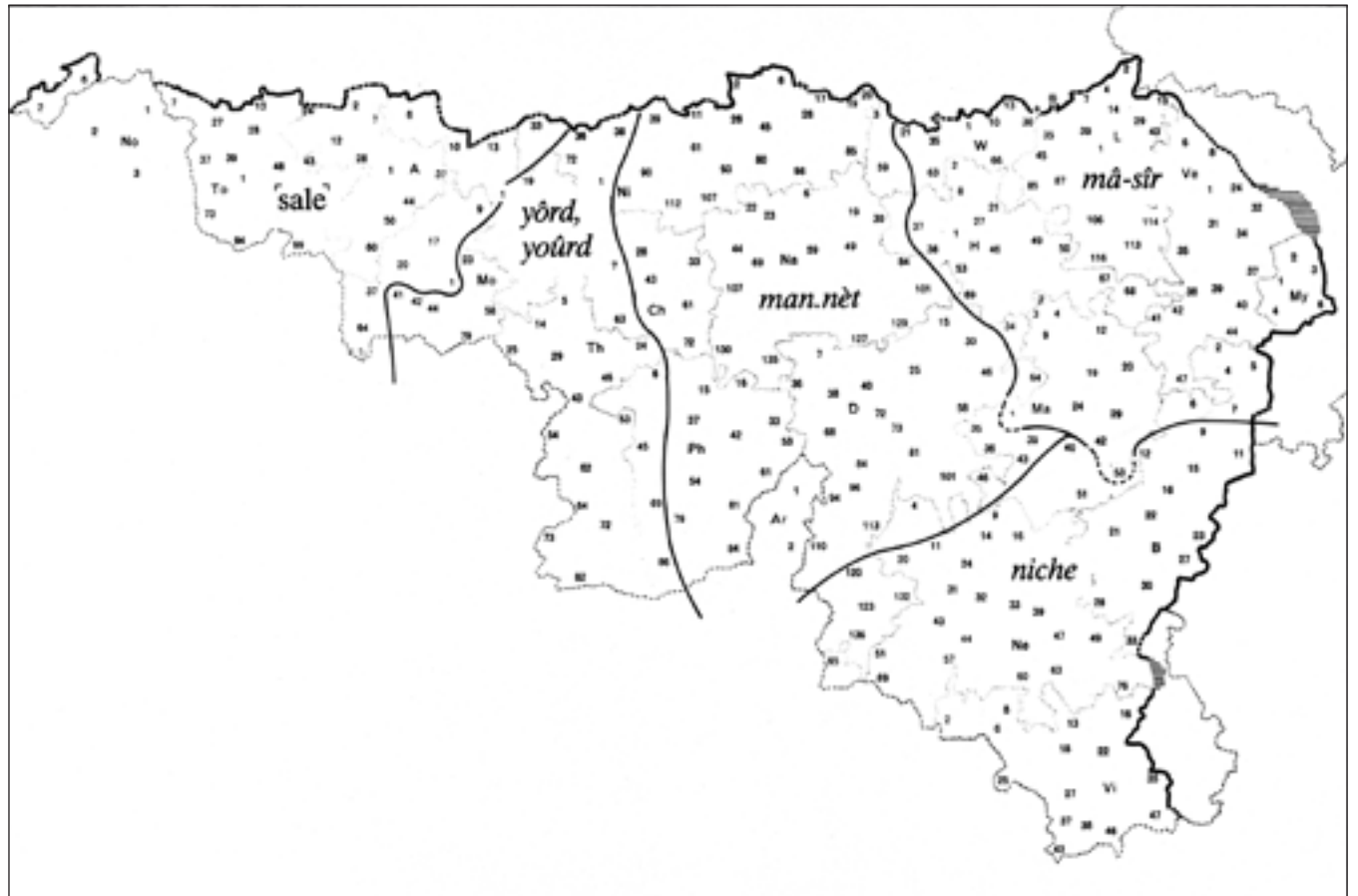
Il importe de souligner que les frontières politiques ne coïncident pas avec la réalité linguistique. D'une part, parce que les zones dialectales sont continues entre la Belgique et la France. D'autre part, parce que la Belgique romane ne coïncide pas avec la Région wallonne, qui englobe au nord-est les régions d'Eupen et de Saint-Vith, où l'on parle l'allemand et des dialectes germaniques rhénans, et au sud-est la région d'Arlon, dont le dialecte germanique relève du mosellan.

Dans les régions restées romanes depuis la latinisation de la Gaule suite à la conquête de César, les parlers transmis oralement de génération en génération sont constitués essentiellement d'un fonds latin, légèrement influencé par le gaulois, auquel il s'est substitué, et fortement marqué, surtout à l'est, par l'influence germanique. Ils ont évolué au fil des siècles, en se diversifiant. On estime que, dès 1100, le wallon est bien individualisé par rapport au picard et au lorrain et qu'un siècle plus tard, sa fragmentation en liégeois et namurois est déjà nette. Les parlers belgo-romans continueront à se différencier jusqu'à l'époque moderne.

Les dialectologues ont mis en évidence les principaux traits, phonétiques, morphologiques et lexicaux qui caractérisent les parlers belgo-romans.

C'est le lexique qui montre le mieux la variété linguistique des dialectes de Wallonie. Ainsi les dénominations de la pomme de terre : *patate*, *patake*, *pètote* à l'ouest, *canada* au centre, *crompire* à l'est, *tompîre*, *rampîre* au sud, *truke* dans la région de Neufchâteau ou encore *cartouche*. L'expression de la notion « sale » est exprimée par cinq types lexicaux différents : le picard, comme le français, dit *sale*, l'ouest-wallon dit *yôûrd*, *yôrd* (de la même racine que le français « ordure »), le namurois emploie la combinaison « mal net » : *mâ-nèt*, *man.nèt*, le liégeois utilise un équivalent de « mal propre » : *mâ-sîr*, *mâ-sî*, quant au sud-wallon et au lorrain, ils disent *niche*.

Les parlers wallons, picards, lorrains et champenois sont les idiomes usuels en Wallonie jusqu'à la fin du XIX^e siècle, d'ailleurs les seuls pratiqués par la grande majorité de la

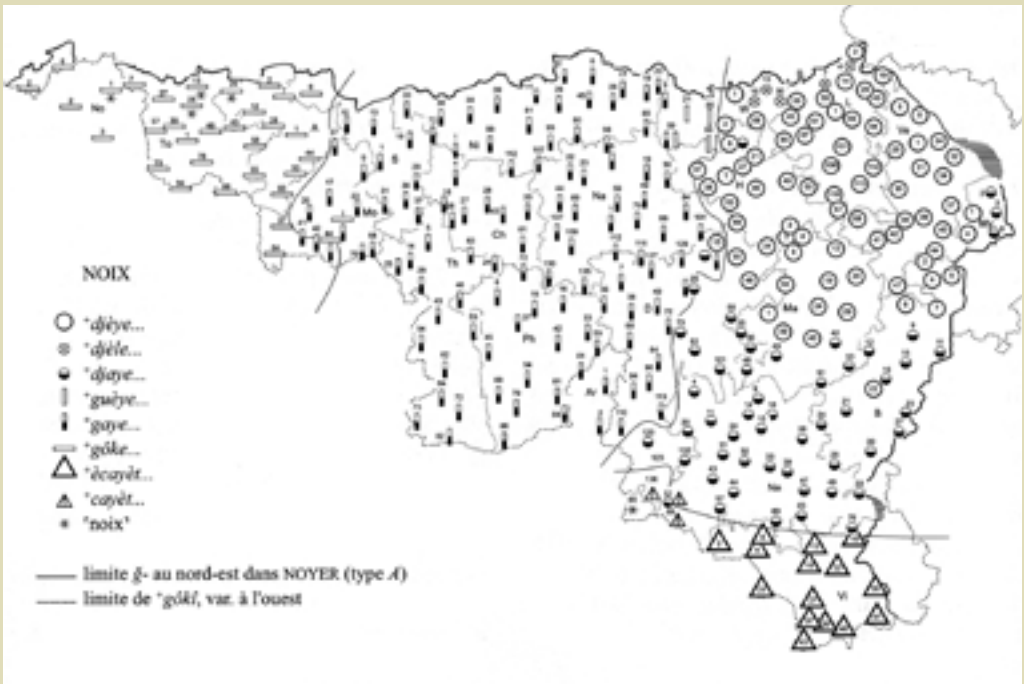


Carte synthétique élaborée par Jean Lechanteur pour le *Petit Atlas linguistique de la Wallonie*, Université de Liège, 1992, vol. II, c. 4
Ce relevé met en évidence les cinq types lexicaux utilisés par les parlers belgo-romans pour exprimer la notion « sale ».

Carte de l'Atlas linguistique de la Wallonie, Université de Liège, 2006, vol. 6, c. 56

Cette carte montre la répartition des formes dialectales en Belgique romane pour le terme «noix». Les symboles distinguent des types étymologiques et phonétiques différents. À l'ouest, en picard, «noix» se dit *gôke*; en wallon de Charleroi et de Namur, *gaye*; en wallon liégeois *djèye*; en sud-wallon, *djaye*. Toutes ces formes picardes et wallonnes viennent d'un même type, latin (*nux*) *gallica* «(noix) gauloise». Au sud, en lorrain de Gaume, «noix» se dit *ècayet*, qui est un diminutif d'*écaille*.

(vol. 6, not. 120, c. 56, Université de Liège, 2006)



L'ATLAS LINGUISTIQUE DE LA WALLONIE

Dans les années vingt, Jean Haust, chargé d'un nouveau cours de dialectologie wallonne à l'Université de Liège, entreprend une vaste enquête orale sur les dialectes de Wallonie. Un document de plus de 2.000 questions – mots ou petites phrases à traduire par les témoins dans le parler de l'endroit – présenté dans près de 350 communes a permis de rassembler une énorme documentation entre 1925 et 1950, à une époque où les patois avaient encore la pleine richesse d'un usage quotidien et naturel. Les résultats sont publiés depuis 1953 dans les volumes de l'Atlas linguistique de la Wallonie (ALW). Le premier volume illustre les grands phénomènes phonétiques, le deuxième est consacré à la morphologie, les autres sont lexicaux et thématiques (le temps, la maison, la ferme, les plantes, les animaux, les maladies...). Pour chaque notion une notice présente le relevé exhaustif des formes. Ces formes sont interprétées et ramenées à des types qui sont ensuite symbolisés sur une carte par des signes conventionnels.

Dans les années nonante, un *Petit Atlas linguistique de la Wallonie* (PALW), qui se veut accessible à un public plus large, présente des cartes plus schématiques qui mettent en évidence un seul type de phénomènes. Par exemple, la carte «sale» (p. 145) ne se préoccupe pas des variantes phonétiques et regroupe sous un même type [mâ-sîr] des formes comme *mâssîr*, *massîr*, *mâssî*, *mâssî*, *mâssi*, *mansî*...



Portrait du maître de la dialectologie wallonne Jean Haust (1868-1946), par le peintre liégeois Paul Daxhelet
Liège, Musée de la Vie wallonne

population. C'est ainsi que des Wallons qui ont émigré dans le Wisconsin vers 1835 y ont conservé et transmis pour les usages familiers leur langue maternelle, non pas le français, mais le wallon namurois.

Toutefois, si dans le peuple, la seule langue pratiquée jusqu'à la fin du XIX^e siècle est orale et wallonne, le français n'est pas totalement inconnu dans nos régions. Au Moyen Âge, il concurrence le latin comme langue écrite suprarégionale, chez nous comme en France. Il faut attendre la Renaissance pour voir le français prendre une place à l'oral à côté des parlers locaux. Divers témoignages du XVI^e siècle indiquent que, dans les milieux privilégiés, cultivés, dans des villes comme Liège, certains parlent le français. La progression du français sera lente, mais inéluctable. Elle touche d'abord les villes et les couches supérieures de la société, qui deviennent bilingues, pratiquant le français pour certains usages, mais ne renonçant pas à leur dialecte. Le monde rural et les milieux urbains populaires ne sont pas vraiment touchés par cette évolution avant la fin du XIX^e siècle, même si certaines personnes devaient avoir une connaissance minimale du français, le plus souvent passive, en raison de leurs activités.

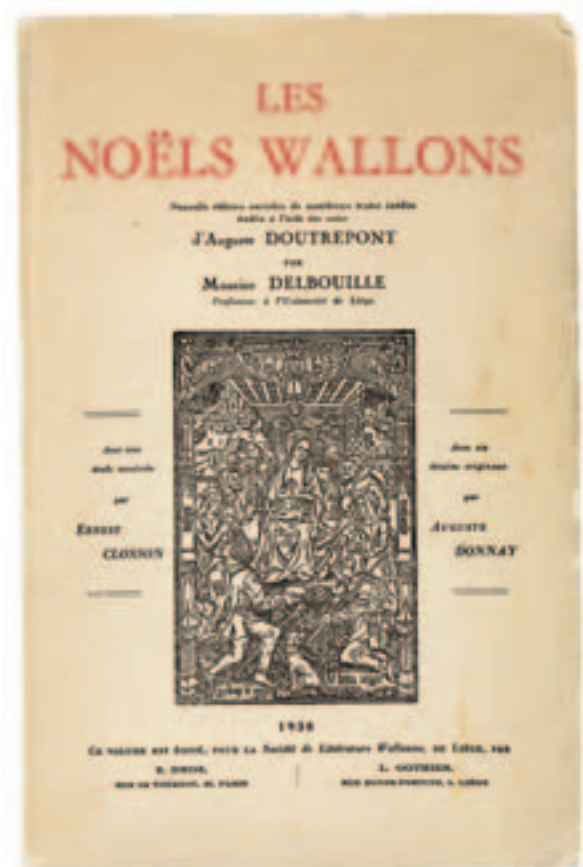
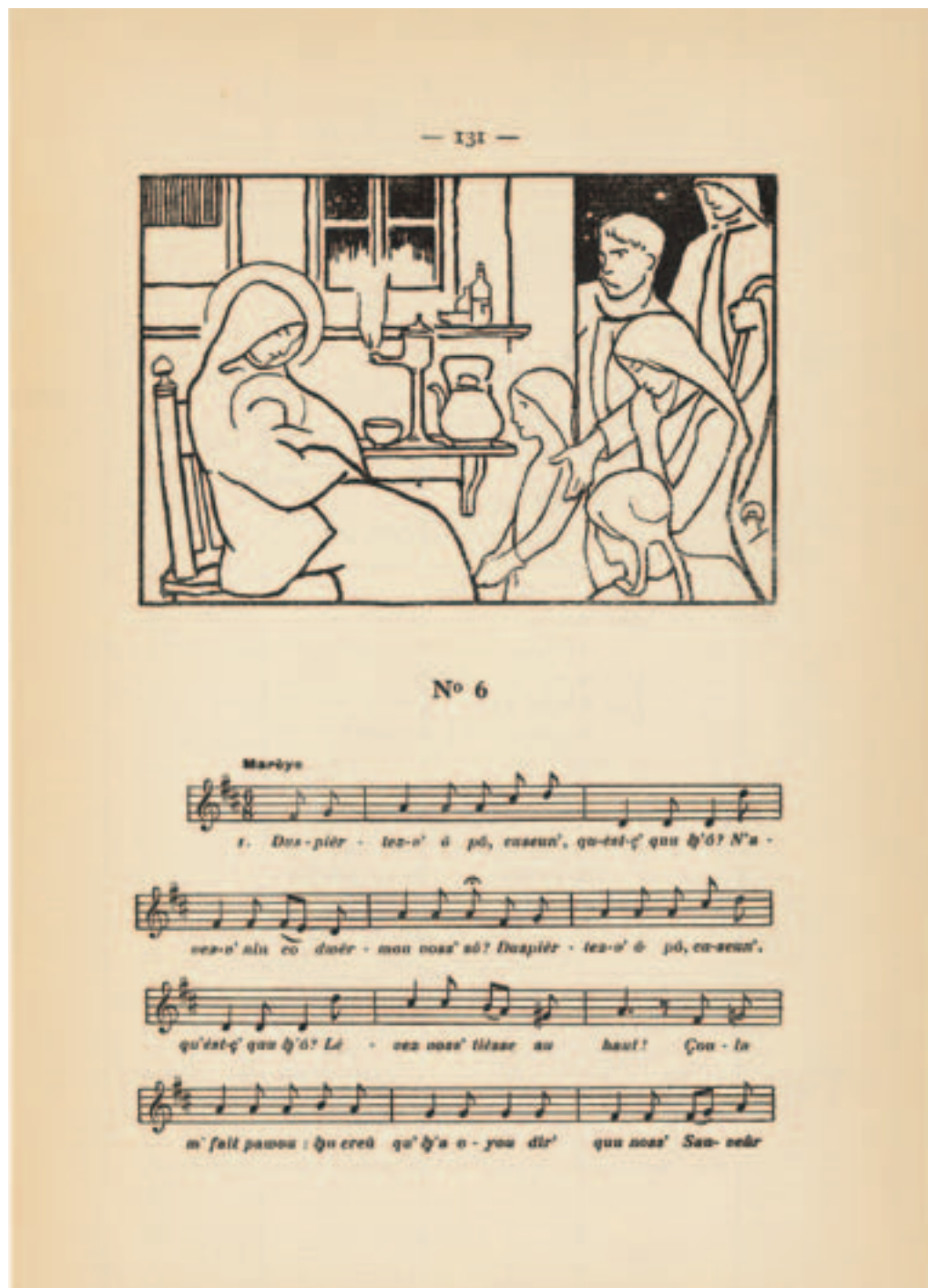
C'est au XX^e siècle que la situation linguistique va changer radicalement: la société qui était majoritairement unilingue dialectophone va devenir unilingue francophone. Cette évolution s'est opérée en deux étapes: l'acquisition généralisée du français, suite à l'instruction obligatoire votée à la veille de la Première Guerre mondiale, et la rupture de la transmission intergénérationnelle des dialectes au sein des familles, suite aux mutations socio-économiques après la Seconde Guerre mondiale.

Aujourd'hui, malgré l'absence de toute statistique officielle ou d'une enquête scientifique récente menée à l'échelle de la Wallonie, on peut affirmer que les chiffres portant sur la connaissance active des dialectes sont objectivement très faibles et que, chez les jeunes, leur usage naturel et spontané a pratiquement disparu. En revanche, l'intérêt que suscitent les parlers régionaux ne cesse de croître. Beaucoup (ré-)apprennent le wallon, le picard ou le lorrain dans des troupes de théâtre amateur, au sein d'associations culturelles, dans le cadre de cours organisés par différentes instances. La bande dessinée a sûrement contribué à améliorer

Couverture d'*Ël Pêtî Prêce*. Traduit in borègn pa André Capron. *Le Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, Édition Tintenfaß, 2010

Couverture de l'album de Tintin, *Les bijoux de la Castafiore*, traduit en picard tournaisien par Lucien Jardez, Casterman, 1980





Couverture de la nouvelle édition des *Noëls wallons* par Maurice Delbouille, Droz et Gothier, 1938

Illustration d'Auguste Donnay pour *Les Noëls wallons*. *Duspiêrtez-v'ô pô, cuseun', qu'est-ç' qui dj'ô? N'avez-v' nin co dwèrmou voss' sô?... «Éveillez-vous un peu, cousine, qu'est-ce que j'entends? N'avez-vous pas encore dormi votre souû?...»*

l'image des dialectes auprès des jeunes, qu'il s'agisse d'œuvres originales comme celle que François Walthéry a consacrée à un amateur de pigeons, *Li vi bleû* («Le vieux bleu»), ou de traductions, comme les *Tintin* en gaumais, en picard de Tournai, en wallon de Charleroi, de Nivelles, d'Ottignies, de Liège. Les compositions en wallon sur des rythmes de jazz, de rock ou de blues, de Guy Cabay, William Dunker ou Elmore D, ont touché un public beaucoup plus large que celui des amateurs de la chanson dialectale traditionnelle. Plusieurs quotidiens régionaux de la presse écrite ainsi que des journaux publicitaires font place à une rubrique en wallon. Les chaînes publiques de radio et de télévision proposent des émissions consacrées aux langues régionales.

Depuis les années 1990, les «langues régionales endogènes» bénéficient d’une reconnaissance comme patrimoine culturel de la Communauté française, et un Conseil a pour mission de proposer et d’encourager toutes mesures de nature à les préserver et à les promouvoir. Malgré le manque de moyens financiers et l’absence d’une vision commune partagée par tous les Wallons sur l’usage qu’ils voudraient réserver à leurs parlers régionaux à l’avenir et sur la manière d’y parvenir, le wallon, le picard, le gaumais et le champenois restent des éléments fondamentaux d’identification culturelle, dotés d’une importante charge affective, de sympathie, de familiarité et de solidarité. La littérature qui les illustre n’y est certainement pas étrangère.

LA LITTÉRATURE WALLONNE

L’ANCIEN RÉGIME

Comme dans les différentes régions gallo-romanes, la littérature en dialecte naît en Wallonie au tournant des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, à l’époque où le français se répand comme langue parlée dans les milieux privilégiés. Les lettrés prennent alors conscience de l’écart entre la langue qu’ils parlent quotidiennement, le wallon, et la langue de culture qu’ils ont apprise, le français. Ils choisissent de tirer parti des ressources stylistiques particulières du wallon.

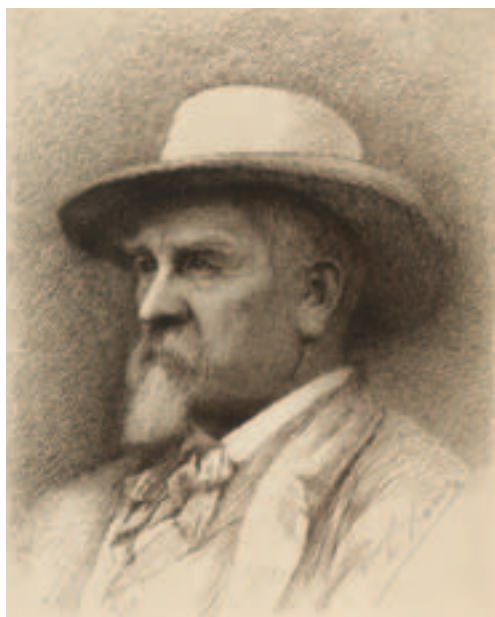
De la littérature wallonne des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, nous n’avons conservé que quelque 400 pièces. La plupart sont liégeoises, anonymes, mais œuvres de lettrés. Ce sont des poèmes de circonstance (des *paskèyes*), tantôt compliments plaisants et gentiment moqueurs à l’occasion d’une fête, d’un anniversaire, d’une promotion, tantôt œuvres plus satiriques, voire engagées, sur les affaires politiques et religieuses du temps. Beaucoup sont littérairement médiocres, mais elles intéressent les dialectologues et les historiens. Certaines pourtant se signalent par leur verve comme les *Dialogues des paysans* (1631–1636), qui dénoncent les ravages de la guerre, ou les *Lès Êwes di Tongue* («Les eaux de Tongres», vers 1700), de Lambert de Ryckman, qui se moque des vertus thérapeutiques attribuées à la fontaine de Pline, à Tongres. Une autre tradition exploite les qualités particulières du wallon, cette fois pour exprimer l’émotion de Noël. Les Noëls wallons racontent le plus souvent la scène de la visite des bergers à la crèche et donnent à voir des personnages transposés dans le quotidien du peuple wallon sous l’Ancien Régime.

Au milieu du ^{xviii}^e siècle, un petit groupe d’aristocrates liégeois autour de Simon de Harlez compose pour se divertir quatre pièces du genre de l’opéra-comique : *Li Voyèdje di Tchaufontaine* («Le voyage de Chaudfontaine», 1757), *Li Lidjwès ègadji* («Le Liégeois engagé», 1757), *Li Fièsse di Hoûte-s’i-ploût* («La fête de Hoûte-s’i-ploût», 1757), *Lès Ipocondes* («Les hypocondriaques», 1758). Le succès de ce «Théâtre liégeois» doit beaucoup à la délicatesse et à la qualité de la musique composée par Jean-Noël Hamal pour ces opéras burlesques.

Gravure de Léonard DeFrance évoquant l’opéra comique, mis en musique par Jean-Noël Hamal, *Li Voyèdje di Tchaufontaine* («Le voyage de Chaudfontaine», 1757). Dessin au lavis et à la sépia, 13,5 x 41 cm
Collections artistiques de l’Université de Liège



Édouard Remouchamps
Eau-forte originale
d'Auguste Danse,
frontispice de la
quatrième édition de
Tâtî l'Pèriqui,
Société de Littérature
wallonne, 1911



Le succès inouï de la pièce d'Édouard Remouchamps et l'immense popularité des personnages de *Tâtî l'Pèriqui* (1885) furent un excellent argument de vente pour divers produits. La fabrique anversoise du baron de Steen mit en vente des cigares « Lârgosse del Tâtî »; F.C. Jacobs, de Gand, proposa de la « Chicorée Tâtî l'Pèriqui »; à Liège, la distillerie du Beau Mur fabriquait du « Tâtî Bitter » (à droite).

Liège, Musée de la Vie wallonne

LA SOCIÉTÉ DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE WALLONNES

En 1856 est créée la Société liégeoise de Littérature wallonne dans le but d'encourager les productions littéraires en wallon et les études sur la langue wallonne. Ses concours annuels ont donné lieu à un foisonnement d'œuvres littéraires dialectales, lyriques ou dramatiques, et de travaux philologiques et dialectologiques, notamment de nombreux lexiques consacrés au vocabulaire technique des métiers et activités traditionnels. C'est un de ses membres, Jules Feller, qui, au début du XX^e siècle, a mis au point une orthographe wallonne commune, qui permet de noter fidèlement la prononciation dialectale tout en tenant compte des habitudes graphiques françaises. Aujourd'hui encore la Société de Langue et de Littérature wallonnes (SLLW) poursuit ses activités philologiques et littéraires, stimulant la production dialectale à travers toute la Wallonie. D'autres groupes ont un rayonnement plus régional, comme l'Association littéraire de Charleroi ou les *Rêlîs namurwès*.



Menu du XXI^e banquet (en wallon eûrêye « repas ») de la Société liégeoise de Littérature wallonne, du 7 janvier 1888, illustré par Armand Rassenfosse.

Le traditionnel « cramignon » liégeois, où danseurs et danseuses, placés alternativement, forment une longue chaîne qui serpente, est mené par un jeune homme qui porte un drapeau « Vivent les Wallons ». Les noms des plats du menu font allusion à l'actualité politique et littéraire wallonne.

Liège, Société de Langue et de Littérature wallonnes



LE XIX^e SIÈCLE

Après une période d'engourdissement, il faut attendre l'impulsion du romantisme pour que la littérature dialectale connaisse en Wallonie un développement exceptionnel. Les premiers accents de l'évocation nostalgique du passé résonnent dans le poème de Charles-Nicolas Simonon, *Li Côpareye* (1822), à la gloire de l'ancienne cloche de la cathédrale de Liège, qui sonnait le couvre-feu tous les soirs. Mais c'est Nicolas Defrecheux qui porte le wallon à l'expression lyrique la plus délicate, quand est publiée en 1854 la chanson *Lèyîz-m' plorer* (« Laissez-moi pleurer »), complainte d'un jeune homme qui dit son désespoir après la mort de celle qu'il aimait. Le succès populaire est fulgurant à travers toute la Wallonie. Autre chanson remarquable de Defrecheux, le célèbre « cramignon » (chanson qui accompagne une danse populaire traditionnelle) *L'avez-v' vèyou passer ?* (« L'avez-vous vue passer ? », 1856). C'est à la suite de ce succès que fut créée la Société liégeoise de Littérature wallonne.

Après l'élégie wallonne, c'est le théâtre qui voit surgir un incontestable chef-d'œuvre, en 1885, lorsque fut créée à Liège *Tâtî l' Pèriqui* (« Gautier le Perruquier »), comédie-vaudeville d'Édouard Remouchamps. La comparaison avec Molière n'est pas excessive, tant par la justesse du portrait que par le naturel de l'expression – l'œuvre est pourtant écrite en alexandrins. L'enthousiasme soulevé par la pièce raviva l'attachement au wallon et donna un élan tout particulier à la vie littéraire en Wallonie. On vit alors se former de nombreuses troupes et naître des vocations. Parmi celles-ci, la plus visible et la plus productive fut sans aucun doute celle d'Henri Simon, qui allait, avant de gagner les sommets par sa poésie, se consacrer au théâtre : *Coûr d'ognon* (« Cœur d'oignon », 1888) ou *Li neûre poye* (« La poule noire », 1893).



L'ernâ eiet l' carbau

In noir carbau qu'ait eingingue,
 Tout in haut d'in gros cerisier,
 Serroût ferme in froumâche ein s' bec.
 In r'nâ tout roux, tout plat, tout sec,
 Qu'avouût pu fâm qu'in leup pa l' nife
 Ein r'niffant, s'avouût mès à l' suife.
 "Sacré jour de Dieu qu' vos steu blâul"
 Dist-è ein ravisant l' carbau,
 "Il est bie seur què c't à Bruxelles,
 Qu'on fait vos maronn's sans bertelles
 Et vo dgileu et vo pal'tot,
 Qui coll'nt-è v'raiment su vos dos!
 Tandis què d'sûs sans sou ni maille,
 Att'leu comme el quèveu Degaille (4).
 Vous, vos steu mès comme in pachia
 Et d'vains tout l' bos, c'est vous l' pus bia.
 C'est bie dammâch qu'èin stant si chique
 Vos n' seuss' nie deux not's de musique.
 On dèt qu' vos n' saveu nie cantel,
 Què vos n' saveu nie mêm' chuffleil!"
 Là d'sus l' carbau qui s' reingordgeoue
 Lâche in couâle! comme in côm d' grisoue,
 Et v'là l' froumâch' qui quait su l' dos,
 Deu r'nâ, qui rioût comme in sot.
 "Ahl! ahl! gaillard", dist-è l' canaille,
 "Dju savouâs bie què d' froûs ripaille
 Su vo voempe et à vos dépeins.
 Au lieu d' gobei mes compliments
 Mes couillonât's et mes sornettes,
 Comme ine aront' gob' les mouchettes,
 I folloût m'envouye boulei
 Et t'nâ l' froumâch' pou vo drinci.
 Après tout c' n'est qu'in' journée d' diète,
 In aut' côm, vos n' s'rez pus si biète.
 El carbau eit tell'meint saisé
 Què sans responte il est partè.

Morale
 Qu'il fusse au lait, qu'il fusse à l' crème,
 Avaleu vo froumâch' vous-même.

111

Fable en borain
L'ernâ eiet l' carbau
 («Le renard et le
 corbeau»), extraite du
 premier volume des
Œuvres de Bosquétia,
 pseudonyme de Joseph
 Dufrane (1833-1906),
 avec une illustration de
 Françoise Thonet,
 Éditions Bourdon, 2005

Si le XIX^e siècle littéraire reste encore largement dominé par la production liégeoise, il a vu éclore la littérature dialectale dans d'autres régions de la Wallonie. Après les *Scènes populaires montoises* (1834) d'Henri Delmotte, le curé Charles Letellier publie des *Essais de littérature montoise* (1842), où l'on découvre des petites scènes en prose particulièrement réussies, comme *Èl mariâje dèl fîye Chôse* («Le mariage de la fille Chose»). Dans le Borinage, Joseph Dufrane, sous le pseudonyme *Bosquétia* («Écureuil»), adapte les fables de La Fontaine en picard – François Bailleux et Jean-Joseph Dehin font de même en liégeois, ainsi que Charles Wérotte en namurois – et écrit des contes, des poèmes, des monologues et des pièces de théâtre. Au Pays de Charleroi, Jacques Bertrand s'illustre dans la chanson : *Sintèz come èm' keûr bat* («Sentez comme mon cœur bat»). En Brabant wallon, l'abbé Michel Renard publie un extraordinaire poème épique plongeant dans le fantastique la légende du jacquemart de Nivelles, *Lès aventures dè Djan d' Nivèle, èl fi dè s' père* («Les aventures de Jean de Nivelles, le fils de son père», 1857). À Namur, on retiendra les chansons de Charles Wérotte, *Nosse mononke Biètrumé* («Notre oncle Barthélemy»), de Nicolas Bosret, *Li boukèt dèl mariéye* («Le bouquet de la mariée», 1851), devenu *Li bia boukèt*, ou de Joseph Dethy, *Vive Nameûr po tot* («Vive Namur pour tout», 1893).

LE XX^e SIÈCLE

Illustration de Nelly Vaeremans pour les Contes borains d'Henry Raveline (1852-1938), édités et traduits par André Capron: *Pou dire à l'èscriène* (« Pour raconter à la veillée »), Société de Langue et de Littérature wallonnes, 2007, vol. 1, p. 77

Illustration originale de Sabine Coune pour *Lès Soçons* d'Auguste Laloux. *Pwis on djoû, à l'vèsprèye, deûs-atèlèyes di cinq tchivaus chaque...* « Puis un jour, à la nuit tombante, deux attelages, de cinq chevaux chacun... », *Bulletin de la Société de Langue et de Littérature wallonnes*, t. 74, 1971

La prose

Les écrits en prose dialectale apparaissent relativement tard. Le premier roman en wallon, *Li Houlot* (« Le dernier-né »), date de 1888 sous la plume du Liégeois Dieudonné Salme. Mais le premier vrai talent en prose est celui d'un conteur, Henry Raveline, de son vrai nom Valentin Van Hassel, de Pâturages, qui raconte avec imagination et truculence comme pour le seul plaisir de raconter. C'est alors Arthur Xhignesse, un Condruzien, qui nous relate la triste histoire d'un enfant de pauvres, *Boule-di-Gôme* (1912). Viennent ensuite les récits d'animaux de Jean Lejeune (*Cadèt*, 1921). Dans le Namurois, Joseph Calozet retient l'attention par ses nouvelles ardennaises, dont *Li Brak'nî* (« Le braconnier », 1924), contant des histoires authentiques avec une simplicité ravissante. Les récits en prose de Willy Bal, de Jamioulx, touchent par leur vérité (*Fauves dèl Tâye-aus-Fréjes* et *Contes dou Tiène-al-Bije*, « Légendes de la Tâye-aus-Fréjes » et « Contes du Tiène-al-Bije », 1956 ; *Warum Krieg?*, 1996). Le talent d'Auguste Laloux, de Dorinne, s'est exercé dans le récit bref, *Lès Soçons* (« Les camarades », 1971), et surtout dans le roman, avec son véritable chef-d'œuvre, *Li p'tit Bêrt* (« Le petit Albert », 1969). La prose namuroise est encore illustrée par André Henin (*Lès têtes dau Bon Diè*, « Les terres du Bon Dieu », 1980), Henry Matterne, Bernard Louis ou Émile Gilliard (*Lès djoûs racoûtichenut*, « Les jours raccourcissent », 2002). Plus à l'ouest, citons Émile Lempereur, Ben Genaux et Jean-Luc Fauconnier, sans oublier Pierre Faulx, qui a pratiqué le genre des pensées.



Le théâtre wallon

Les deux genres qui avaient si bien réussi au XIX^e siècle, la chanson et le théâtre, liés à l'oralité et tout naturellement en faveur auprès d'un public qui dans son immense majorité ne savait ni lire ni écrire, vont rester largement pratiqués au XX^e siècle. Toutefois, la production se signale plutôt par sa quantité que par sa qualité. Le théâtre détient la palme du succès populaire dialectal, avec plus de 7.000 pièces, de tous les genres. Il serait vain de dresser un catalogue, d'autant qu'il faudrait, aux noms des centaines d'auteurs avec les titres de leurs pièces, ajouter ceux de très nombreux comédiens et comédiennes, sans qui le théâtre ne serait pas ce qu'il est. Dans une telle masse, quelques noms méritent néanmoins une mention : Arthur Hespel de Tournai, Auguste Foury de Mons, Henri Van Cutsem de Charleroi, Joseph Laubain de Gembloux, le Hesbignon Joseph Durbuy, le Verviétois Henri Hurard et les Liégeois Georges Ista, Clément Déom, Nicolas Trokart, Théo Beauduin et Michel Duchatto.

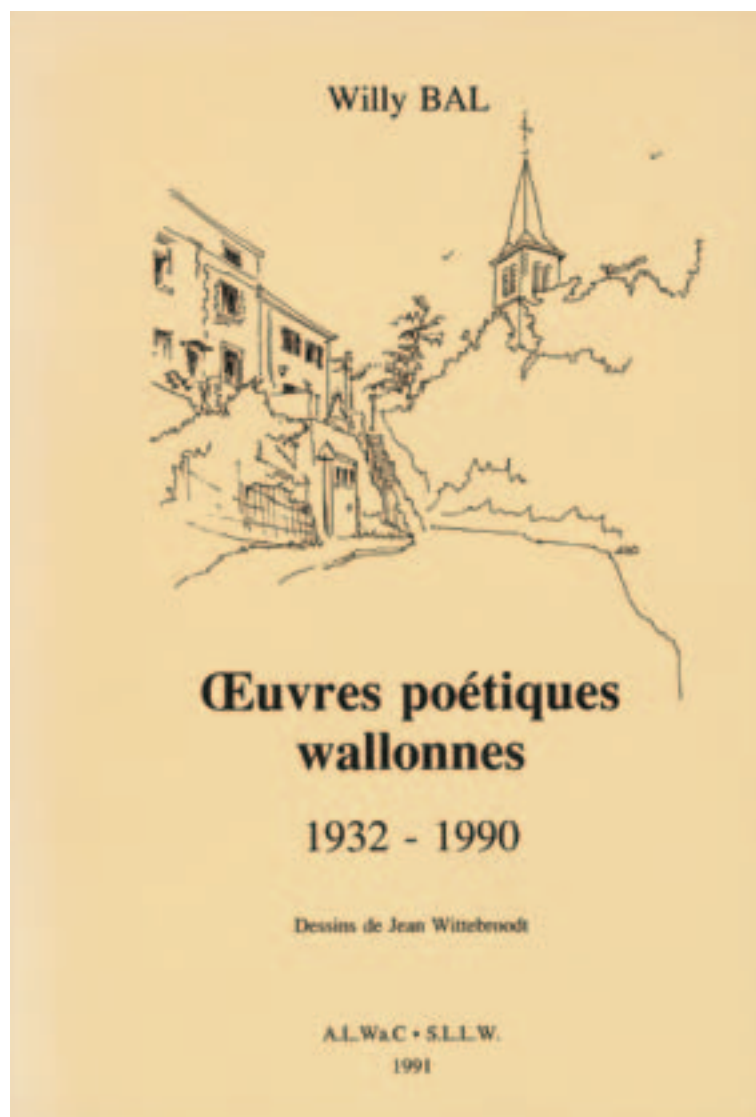
Après la Seconde Guerre mondiale, même si certains cherchent, parfois avec succès, un renouvellement du genre, le théâtre ne retrouvera pas sa vitalité passée. À côté des pièces de Jean Rathmès ou d'Eugène Petithan, on mentionnera Albert Maquet, *Ratakans mès-èfants* («Recommençons, mes enfants», 1951), parce qu'il est emblématique des succès radiophoniques du théâtre, la comédie *Califce, l'ome di nole pâ èt d'ine sawice* («Califce, l'homme de nulle part et de quelque part», 1984), et le monologue *Sadi Hozète* (1993).

Couverture de l'édition de 1924 de deux poèmes en dialecte liégeois d'Henri Simon, *Li Pan dè bon Diu* et *Li Mwért di l'Àbe*, Éditions de la vie wallonne, Ex libris d'Auguste Donnay (NATVRA DVCE)



Henri Simon (1856-1939)
par Adrien de Witte,
vers 1889
Liège, Musée de la Vie wallonne



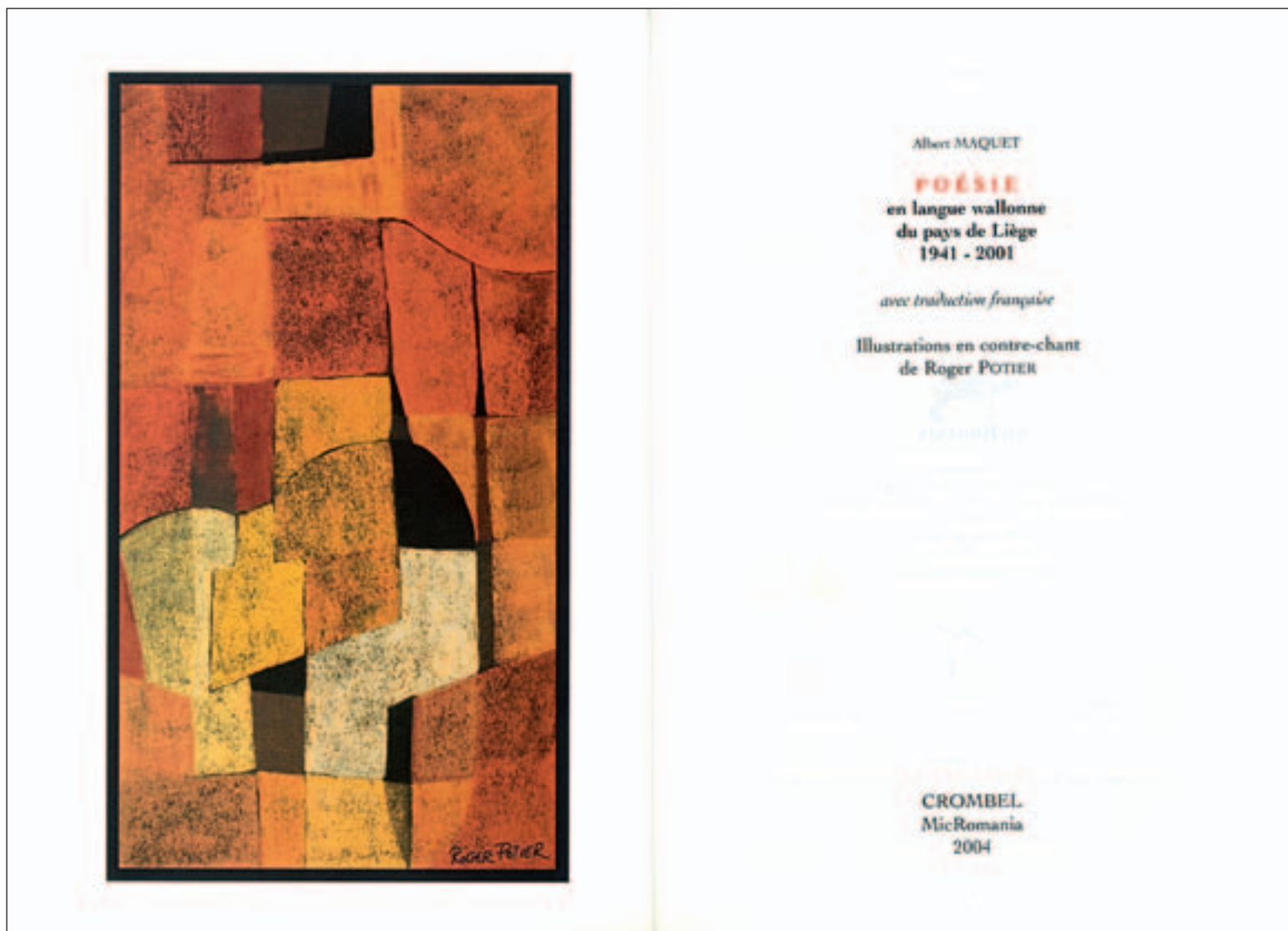


Couverture du recueil des *Œuvres poétiques wallonnes 1932-1990* de Willy Bal, écrites dans le parler wallon de Jamioulx, avec un dessin de Jean Wittebroodt, Association littéraire wallonne de Charleroi et Société de Langue et de Littérature wallonnes, 1991

La poésie

C'est sans conteste en poésie que la littérature wallonne connaîtra ses plus belles réussites au ^{xx}e siècle. Le siècle s'ouvre avec, selon Maurice Piron, «le plus parfait des poètes wallons» : Henri Simon. *Li mwért di l'Âbe* («La mort de l'arbre», 1909), long poème en alexandrins, rend dans une forme parfaite l'émotion que l'homme éprouve devant l'abattage d'un chêne séculaire, *li r'grèt qu'on-z-a dè piède ine saqwè qui v's-at'néve, qu'on n' riveûrè mây pus* («le regret que l'on a de perdre quelque chose qui vous attachait, qu'on ne reverra jamais plus»). Le recueil *Li Pan dè bon Diu* (1909) évoque en vingt-quatre poèmes tous les travaux de la terre qui apportent le pain sur la table. Tous les critiques ont vu dans l'œuvre de Simon d'authentiques chefs-d'œuvre, à placer au sommet de toute la production wallonne, tant pour la justesse de l'inspiration que pour la maîtrise de la langue.

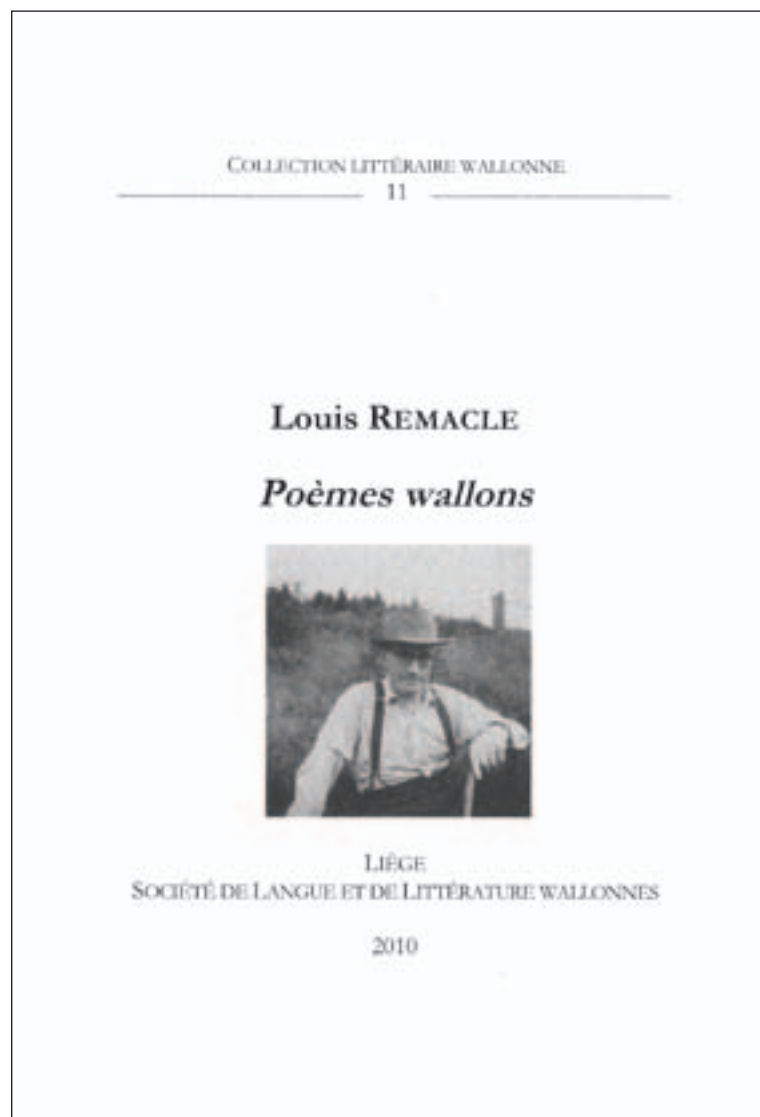
Le Nivellois Georges Willame a écrit quelques sonnets, entre 1895 et 1916, dont la réussite formelle n'a d'égale que la sensibilité qui touche au vif. La nature et la vie paysanne de la Haute Ardenne sont admirablement évoquées par Marcel Launay (*Florihâye*, «Floraison», 1925). À Liège, alors que les poèmes lyriques (*Fleûrs di prêtins*, «Fleurs de printemps», 1927) ou épiques (*Li tchant di m' tère*, «Le chant de ma terre», 1935) de Joseph Mignolet restent traditionnels, Jules Claskin innove en pratiquant le vers libre, un lyrisme plus personnel et une expression plus allusive. Après lui viendront le Malmédien Henri Colette (*Ploumes du co*, «Plumes de coq», 1930), la Namuroise



Page de titre du recueil d'Albert Maquet, *Poésie en langue wallonne du pays de Liège, 1941-2001*, illustré par Roger Potier, MicRomania, 2004

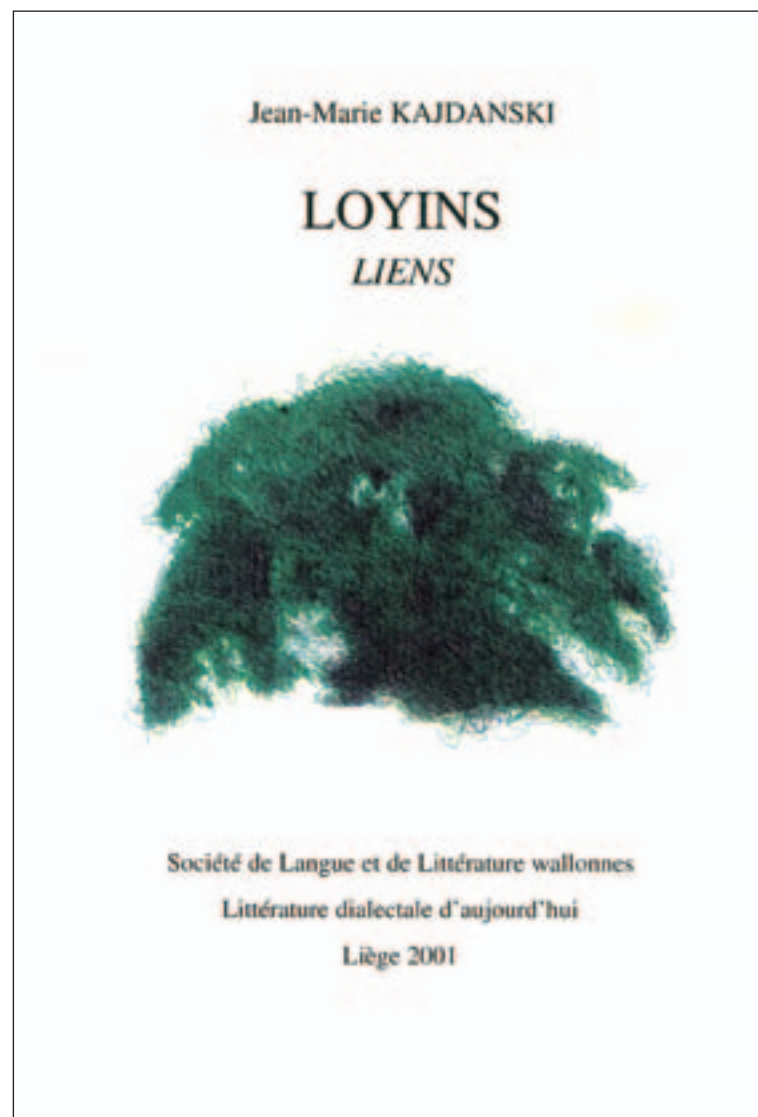
Gabrielle Bernard (*C'esteûve ayîr*, « C'était hier », 1932), le Châtelettain Émile Lempereur (*Spites d'âmes*, « Éclats d'âme », 1934), le Brabançon Georges Édouard et surtout le Nivellois Franz Dewandelaer, qui, après avoir évoqué sa ville natale avec des accents tout à fait neufs (*Bouquet tout fait*, 1933), a su tirer toute la force de son parler acloot pour dénoncer l'injustice sociale et dire son désarroi face au mal (*L'ome qui brét*, « L'homme qui pleure », 1932).

L'après-guerre voit la parution du recueil collectif *Poèmes wallons 1948*, signé Willy Bal (Jamioulx), Franz Dewandelaer (Nivelles), Jean Guillaume (Fosses), Albert Maquet (Liège) et Louis Remacle (La Gleize). Avec ces cinq poètes, de tempéraments et de langages très différents, la littérature wallonne transcende le régionalisme et dit, dans une langue qui puise au plus profond de son naturel, le destin universel de l'homme. L'œuvre de Willy Bal, (*Euvres poétiques wallonnes, 1932-1990*, 1991), même dans l'évocation de thèmes graves, reste une exaltation de la vie. L'univers poétique de Louis Remacle est du côté de l'ombre, du bonheur en allé, de la mort (*Poèmes wallons [1930-1980]*, 2010). La densité de l'œuvre de Jean Guillaume (*Euvres poétiques wallonnes*, 1989) mêle aux regrets du passé l'acceptation de la vie présente. Quant à Albert Maquet, il a exploité et expérimenté toutes les ressources du langage et du jeu poétique, allant parfois jusqu'à l'hermétisme (*Poésie en langue wallonne du pays de Liège 1941-2001*, 2004).



Couverture de l'édition
des *Poèmes wallons*
de Louis Remacle
par Jean Lechanteur,
Société de Langue et de
Littérature wallonnes,
2010

Couverture du recueil
du poète picard Jean-
Marie Kajdanski, *Loyins*
(« Liens »), illustré par
Marie-Line Deblicquy
Collection « Littérature
dialectale d'aujourd'hui »,
Société de Langue et
de Littérature wallonnes,
vol. 31, 2001



D'autres poètes méritent une place à côté ou à la suite de ces géants de la poésie wallonne : les Liégeois Jenny d'Inverno, Léon Warnant, Jean-Denis Boussart et Marcel Hicter, les Namurois Georges Smal, Émile Gilliard et Victor George.

La Gaume, restée longtemps à l'écart, apportera sa contribution grâce à Fernand Bonneau et surtout à Albert Yande (*Pa t't-avau lès-autes côps*, « Vers autrefois », 1954), dont le long poème épique célèbre le personnage légendaire devenu héros folklorique du pays gaumais *El Djan d' Mâdi* (« Jean de Montmédy », 1957). En pays picard, après Géo Libbrecht (*M'n-acordéyon*, « Mon accordéon », 1963 ; *Lès clèokes*, « Les cloches », 1964), c'est Jean-Marie Kajdanski qui compose une œuvre de grand talent (*Loyins*, « Liens », 2001).

Cette brève esquisse ne peut faire état de tous les auteurs qui illustrent aujourd'hui nos parlars traditionnels. L'avenir reste ouvert sur la possibilité pour les Wallons de se réapproprier leur propre culture à travers une littérature vivante et de portée universelle.